CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 8 octobre 2026. WAGNER : Le Crépuscule des dieux. A. Schager, J. M. Kränzle, M. Kares, B. Mulligan, T. Wilson, S. Campbell Wallace… Calixto Bieito / Pablo Heras-Casado

Après avoir plongé la tétralogie dans les angoisses de notre temps, entre dépendance aux nouvelles technologies, écocide et effondrement de la civilisation, Calixto Bieito concentre l'attention de ce dernier volet sur l'enfermement mental des protagonistes, occupés aux basses trahisons bourgeoises, loin d'une conscience de la fin du monde. Fidèle à lui-même, Bieito ne cherche pas le consensus, à l'inverse du plateau vocal d'exception, accueilli triomphalement par le public.

Dans un contexte de forte mobilisation lycéenne sur la place de la Bastille, les spectateurs ont d'abord dû se frayer un chemin vers l'entrée, d'autant plus difficile que certains grévistes essayaient d'en bloquer l'accès. Avant le lever de rideau, le directeur **Alexander Neef** a pris la parole pour remercier le public d'avoir bravé ces conditions, tout en se

félicitant non sans humour de la durée conséquente du spectacle (5h50 avec deux entractes), à même de laisser le temps aux esprits de se calmer à l'extérieur.

Après cette entrée en matière inhabituellement houleuse, place à l'un des ouvrages les plus denses de la *tétralogie* : si le livret du ***Crépuscule des dieux*** (d'abord appelé *La Mort de Siegfried*) a été écrit en premier, **Richard Wagner** a ensuite décidé de remonter aux origines du récit pour composer les quatre opéras dans l'ordre. Le *Crépuscule des dieux* passionne tout du long par l'entrelacement des nombreux leitmotivs permettant de caractériser les éléments et situations symboliques. Ce plaisir strictement musical assure la cohérence du cycle et trouve un prolongement plus encore appréciable lorsqu'on peut entendre les quatre opéras à la suite, comme ce sera bientôt le cas lors du «Festival Ring». On se délecte aussi de la mise en valeur de plusieurs interludes qui jalonnent la partition, comme la grandiose conclusion privée de voix, assurant une place considérable à l'orchestre. Pour mettre en valeur ces défis, on retrouve **Pablo Heras-Casado** dans la fosse, où sa baguette privilégie des lignes claires et des sonorités doucereuses, avec des transitions souples, le tout en une certaine retenue expressive. Le chef espagnol évite soigneusement tout pathos et tout effet pompeux, quitte à lisser les contrastes, ce qui est particulièrement dommageable à cet ouvrage, parmi les plus éloquents en la matière. Les accélérations dans les tutti, aux sonorités sans *vibrato*, participent de cette lecture qui manque de relief et de force dramatique.



Avec ce dernier volet, **Calixto Bieito** continue d’explorer un mythe dépouillé de tout son apparat mythologique, au profit d’une vision résolument terrestre, en miroir d’une société contemporaine rongée par la dépendance aux «progrès» technologiques. Dans les épisodes précédents, la mise en scène avait progressivement installé cet effondrement, entre fascination pour les machines, rivalités de pouvoir, destruction de l’environnement et perte de repères collectifs. Ici, la fresque continue de naviguer entre les époques, comme si le récit embrassait un mouvement d’ampleur aussi irrésistible qu’inéluctable. Ainsi, dès le début de l’opéra, la présence des Nornes sur une machine à tisser de la fin du 19e siècle renvoie à l’ère de l’industrialisation et au début de l’asservissement progressif de l’homme à la machine.

Pour accompagner ces bouleversements, Bieito cherche à installer le malaise, en s’interrogeant tout d’abord sur le personnage ambigu qu’est Brünnhilde, aux revirements peu crédibles. Lorsque Siegfried la quitte en lui laissant l’anneau, son trouble face à l’objet révèle ainsi sa fascination pour son pouvoir de corruption. La suite du récit

se tourne vers un autre foyer en décomposition, celui de la famille des Gibichungen : l'arrivée de Siegfried les fait clairement basculer dans un univers de décadence et de folie. Les personnages grimpent sur les tables, adoptent des comportements incongrus, comme si les conventions sociales n'étaient plus que les derniers vestiges d'un monde en perdition. Dans ce contexte, la scène de l'échange de sang résonne avec une force brute, d'autant plus marquante qu'elle accentue le premier degré prêté à Siegfried et Gunther. La direction d'acteurs fait ainsi ressortir les caractères avec une acuité volontairement dérangeante, Gutrune apparaissant comme une femme facile, là où Hagen est perçu comme froid et calculateur. Quant à Siegfried, il demeure un antihéros antipathique, sans éducation ni conscience de ses actes, rapidement grisé par les avantages superficiels offerts par son statut de nouveau riche.

Les décors projetés sur écran vidéo semblent eux-mêmes en état de désagrégation, tandis que les monuments autrefois glorieux de la civilisation humaine se déforment : le trou noir visible en fin de soirée renforce cette idée d'un monde condamné à être aspiré, où la catastrophe cosmique révèle l'insignifiance des rivalités individuelles. La vision de Bieito tire ainsi sa force du décalage entre le sous-texte apocalyptique et la médiocrité des manigances bourgeoises. On pense plusieurs fois au film *Melancholia* de Lars von Trier, où l'apathie de l'héroïne fascine, avant de comprendre qu'elle accepte sereinement la catastrophe. De même, la dernière scène, très épurée, voit Brünnhilde embrasser son destin, tournant lentement sur elle-même, comme soulagée du fardeau de la disparition de Siegfried. Peut-être va-t-elle pouvoir le rejoindre dans la mort, sans véritable espoir ou certitude de rédemption.



Face à cette mise en scène exigeante dans son parti-pris de renouvellement du livret, le plateau vocal réuni n'appelle que des éloges, à l'instar des épisodes précédents. **Andreas Schager** impose un Siegfried d'une remarquable endurance, soutenu par un souffle solide et une émission claire, même si les accélérations du début laissent entrevoir quelques étranglements. **Johannes Martin Kränzle** apporte à Gunther noblesse et précision d'articulation, avec un sens de la caractérisation bienvenu. Mais c'est peut-être plus encore **Mika Kares** (Hagen) qui impressionne par son autorité naturelle et sans ostentation, à l'instar de **Tamara Wilson**. La résonance de sa voix et son impact renforcent la noirceur de son personnage, malgré un timbre un rien voilé dans les passages les plus exigeants. Toujours aussi impressionnante en Brünnhilde, Tamara Wilson allie endurance, projection et tranchant vocal à une justesse dramatique exemplaire. L'immense ovation obtenue en fin de soirée fait entendre toute la fascination et l'enthousiasme du public pour cette chanteuse résolument attachante. Enfin, parmi les seconds

rôles tous parfaits, **Eve-Maud Hubeaux** se distingue en Waltraute : quelle présence et quelle intensité pour marquer les esprits dans sa touchante scène pour sauver sa soeur ! Une intervention brève, mais splendide, à la hauteur des interprètes principaux.

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 8 octobre 2026. WAGNER : Le Crépuscule des dieux. Andreas Schager (Siegfried), Johannes Martin Kränzle (Gunther), Mika Kares (Hagen), Brian Mulligan (Alberich), Tamara Wilson (Brünnhilde), Sinead Campbell Wallace (Gutrune, Troisième Norne), Eve-Maud Hubeaux (Waltraute), Aude Extrémo (Première Norne), Marie-Andrée Bouchard-Lesieur (Deuxième Norne), Choeur de l'Opéra national de Paris, Ching-Lien Wu (chef de choeur), Orchestre de l'Opéra national de Paris, Pablo Heras-Casado (direction musicale) / Calixto Bieito (mise en scène). A l'affiche de l'Opéra national de Paris jusqu'au 18 octobre 2026, puis dans le cadre du Festival de *L'Anneau du Nibelung*, les 13 et 22 novembre 2026. Crédit photographique © Herwig Prammer – OnP

LIVE STREAMING, opéra. WAGNER : Götterdämmerung / Le

Crépuscule des Dieux, dim 23 fev 15h (La Monnaie, Bruxelles)

Au pied du rocher où sont réunis Siegfried et Brünnhilde, trois Nornes ou Parques tissent le destin du monde et en particulier celui des dieux. Passé, présent et futur s'entremêlent ; les fils se croisent et l'un d'eux se rompt : la fin des dieux menés par Wotan (le voyageur) est proche…

En réalité avec les dieux, ce sont les légendes et les mythes fondateurs qui s'écroulent ; le héros Siegfried est manipulé, assassiné ; le Walhalla sombre dans les flammes ; Brünnhilde elle aussi manipulée et sacrifiée, sauve l'équilibre mais se sacrifie en rendant l'anneau aux filles du Rhin. De nouveaux contrats surgissent, et l'ordre des Gibishungen s'impose entre haine, vengeance, meurtres et tyrannie … « *potions et casques magiques entraînent de tragiques confusions, et le choc des générations est source de dévastation. La chute de tout ce qui est cher aux hommes comme aux dieux est inéluctable* ». Dans la production bruxelloise, parmi les chanteurs, **le HAGEN d'Ain Anger** se distingue par « *sa présence scénique et une voix sombre qui captivent…* » (cf la critique d'Emmanuel Andrieu, lire ci après).

Il aura fallu 26 ans à Richard Wagner pour achever le dernier volet de son Ring (ou Tétralogie) : Le Crépuscule des dieux

refermant le grand livre opératique qui comprend L'Or du Rhin (Prélude) puis les deux précédents opéras : La Walkyrie et Siegfried. Fascinant entrelacs de motifs puisés dans l'ensemble de la Tétralogie, la partition apporte une conclusion bouleversante à un cycle qui enchante la Monnaie depuis maintenant deux saisons.

OperaVision diffuse **en direct de Bruxelles** cette nouvelle production, dans laquelle le directeur musical **Alain Altinoglu** et le metteur en scène **Pierre Audi** se confrontent à l'ultime question posée par l'Anneau du Nibelung : que reste-t-il de l'homme lorsqu'il ne peut compter que sur lui-même ? ou plutôt, l'homme livré à lui-même peut-il se soustraire à l'empire du désir, du pouvoir, de la possession ? Aucun autre compositeur que Wagner n'a su à ce point révolutionner le théâtre musical ni dénoncer les travers les plus barbares qui sommeillent en chacun de nous.

VOIR Le Crépuscule des dieux / Götterdämmerung, en direct de l'Opéra La Monnaie, Bruxelles :
https://operavision.eu/fr/performance/gotterdammerung-0
EN DIRECT le 23 février 2025, 15h
EN REPLAY, jusqu'au 23 août 2025, 12h.



Chanté en allemand (livret de Richard Wagner)
Sous titres en anglais, français,…

distribution

Siegfried : Bryan Register
Gunther : Andrew Foster-Williams
Alberich : Scott Hendricks
Hagen : Ain Anger
Brünnhilde : Ingela Brimberg
Gutrune : Anett Fritsch
Waltraute : Nora Gubisch

Première Norne : Marvic Monreal
Deuxième Norne : Iris van Wijnen
Troisième Norne : Katie Lowe
Woglinde : Tamara Banješević
Wellgunde : Jelena Kordić
Flosshilde : Christel Loetzsch

Orchestre symphonique et choeurs de La Monnaie

Direction musicale : Alain Altinoglu
Mise en scène : Pierre Audi

critique

LIRE aussi notre CRITIQUE, opéra. BRUXELLES, Théâtre Royal de la Monnaie (du 4 février au 2 mars 2025). WAGNER : Le Crépuscule des Dieux. I. Brimberg, B. Register, A. Ainger… Pierre Audi / Alain Altinoglu
https://www.classiquenews.com/critique-opera-bruxelles-theatre-royal-de-la-monnaie-du-19-fevrier-au-2-mars-2025-wagner-le-crepuscule-des-dieux-i-brimberg-b-register-a-ainger-pierre-

audi-alain-altinoglu/

Par notre rédacteur en chef Emmanuel Andrieu :

« La Tétralogie de Richard Wagner présentée par La Monnaie de Bruxelles a suscité de vives réactions, notamment en raison des choix audacieux et du départ précipité du metteur en scène Romeo Castellucci après La Walkyrie. Les raisons de son retrait restent floues, alimentant les discussions pour les années à venir. Pierre Audi a été appelé en urgence pour reprendre les rênes, décidant de s'éloigner du travail de son prédécesseur. Après un Siegfried réussi malgré les contraintes de temps, l'attente était grande pour ce Crépuscule des dieux. »

dossier

LIRE aussi notre article « **Musique de l'inéluctable » / éclat des interludes symphoniques**
Par notre rédacteur Carter Chris-Humphray

Jamais la musique de Wagner n'est aussi vénéneuse que dans le Crépuscule des Dieux. Les 3 actes, précédés du prologue (où les Nornes disparaissent après n'avoir pas pu éviter que se rompe le fil des destinées… préfiguration de la chute des Dieux annoncée), expriment les puissantes forces psychiques qui affrontent le destin du couple magnifique : Siegfried et Brünnhilde, au clan recomposé des Gibishungen…

L'orchestre suit en particulier tout ce qu'éprouve Brünnhilde, tout au long de l'ouvrage, tour à tour, ivre d'amour, puis écartée, trahie, humiliée par celui qu'elle aime : Siegfried trop crédule est la proie des machinations et du filtre d'oubli … une faiblesse trop humaine qui la mènera à la mort.

Le héros se laissera convaincre de répudier Brünnhilde pour épouser Gutrune …

… prenez par exemple l'intermède orchestral du I, assurant la transition entre la scène 2 et la scène 3 : alors que le spectateur découvre le gouffre démoniaque qui habite le noir Hagen digne fils d'Albérich – le rancunier vengeur et amer, Wagner nous transporte vers son opposé, lumineux, clairvoyant, loyal et capable de toute abnégation au nom de l'amour : Brünnhilde.

Lire l'article complet : https://www.classiquenews.com/wagner-le-crepuscule-des-dieux/

CRITIQUE, opéra. BRUXELLES, Théâtre Royal de la Monnaie (du 4 février au 2 mars

2025). WAGNER : Le Crépuscule des Dieux. I. Brimberg, B. Register, A. Ainger… Pierre Audi / Alain Altinoglu

La *Tétralogie de* Richard Wagner présentée par La Monnaie de Bruxelles a suscité de vives réactions, notamment en raison des choix audacieux et du départ précipité du metteur en scène Romeo Castellucci après *La Walkyrie*. Les raisons de son retrait restent floues, alimentant les discussions pour les années à venir. Pierre Audi a été appelé en urgence pour reprendre les rênes, décidant de s'éloigner du travail de son prédécesseur. Après un *Siegfried* réussi malgré les contraintes de temps, l'attente était grande pour ce *Crépuscule des dieux*.

Pierre Audi a brillé en optant pour une approche à la fois stylisée et fidèle à l'œuvre originale, respectant scrupuleusement les indications de Wagner. Les personnages sont incarnés avec justesse : Siegfried en héros intrépide, Brünnhilde en walkyrie déchue, les Gibichungen en ambitieux manipulateurs, et Hagen en figure de haine pure. La direction d'acteurs, précise et nuancée, permet une immersion totale dans l'histoire, évitant les écueils d'un réalisme simpliste. La stylisation est l'autre pilier de cette production. Des formes géométriques, des éclairages somptueux et des costumes intemporels évoquent les mises en scène épurées de Wieland Wagner. Certaines images marquent durablement : les Nornes

enveloppées dans des cocons métalliques, le dialogue halluciné entre Hagen et Alberich, ou encore les Filles du Rhin drapées dans des vagues lumineuses. Seul bémol : la fin, où l'embrasement du *Walhalla* manque un peu de grandeur. Cependant, le retour des Filles du Rhin, souvent sacrifié dans d'autres productions, est une touche appréciée. Certains ont regretté l'absence de « déconstruction » ou de « distance critique », mais cette version, à la fois traditionnelle et rafraîchie, offre une beauté naïve et envoûtante.

Les chanteurs réunis à Bruxelles s'avèrent à la hauteur. **Bryan Register** incarne un Siegfried lyrique et touchant, bien que parfois limité en puissance. **Ingela Brimberg**, en Brünnhilde, déploie une voix puissante et expressive, malgré une fatigue perceptible dans l'immolation finale. **Ain Anger**, en Hagen, est une révélation, avec une présence scénique et une voix sombre qui captivent. Les Gibichungen, interprétés par **Andrew Foster-Williams** et **Anett Fritsch**, sont tout aussi convaincants, tout comme **Nora Gubisch** en Waltraute, ainsi que les 3 Nornes et les 3 Filles du Rhin, toutes impeccables dans leurs rôles respectifs.

La direction musicale d'**Alain Altinoglu** est un autre point fort. L'**Orchestre symphonique de La Monnaie** livre une performance d'une richesse et d'une précision remarquables, rappelant la tradition bayreuthienne. Altinoglu sait équilibrer les forces orchestrales avec les voix sur scène, créant des moments de poésie pure, comme le *prologue* avec les Nornes, ou des envolées lyriques, comme la scène des Filles du Rhin.

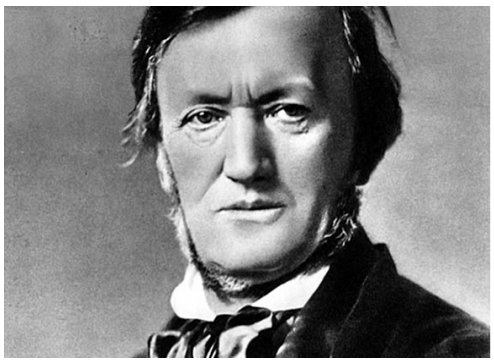
Malgré quelques imperfections, cette production s'impose comme l'une des plus belles des dernières années au Théâtre Royal de la Monnaie. La mise en scène de Pierre Audi, bien que moins audacieuse que celle de Castellucci, reste cohérente et efficace, servie par une distribution et une direction musicale de haut vol. Le public, debout à la fin, a salué chaleureusement cette réussite, marquant ainsi la fin d'une

aventure artistique mémorable.



CRITIQUE, opéra. BRUXELLES, Théâtre Royal de la Monnaie (du 4 février au 3 mars). WAGNER : Le Crépuscule des Dieux. I. Brimberg, B. Register, A. Ainger… Pierre Audi / Alain Altinoglu. Toutes les photos © Monika Rittershaus

RING : Siegfried, Le Crépuscule des Dieux (Jordan, Bieito)



PARIS, Bastille. WAGNER : Le RING. 10 oct > 21 nov 2020. Après le cycle événement conçu par Günther Krämer (déjà dirigé par Philippe Jordan, Bastille 2013), l'Opéra de Paris présente sa nouvelle production de la Tétralogie wagnérienne, mise en scène cette fois par le catalan volontiers provocateur **Calisto Bieito** dont la vision reste souvent laide voire prosaïque, soulignant dans l'action tout ce qui relève de notre époque postmoderniste, cynique, barbare, désenchantée. Ce n'est pas ce nouveau cycle qui contredira sa réputation et force est de présumer que ce Ring s'affirmera par son réalisme désabusé et froid (comme sa Carmen, toujours à l'affiche). Coronavirus oblige, le théâtre parisien peut ouvrir ses portes par les deux dernières productions du cycle de 4 : Siegfried (3 représentations : les 10, 14 et 18 oct 2020) ; Le Crépuscule des dieux (3 représentations aussi, les 13, 17 et 21 nov 2020).

SIEGFRIED (1876)
Opéra Bastille, les 10, 14 et 18 oct 2020
puis **26 nov et 4 décembre 2020**

séance : 18h, le dimanche à 14h (18 oct)

RÉSERVEZ vos places
directement sur le site de l'Opéra de Paris
Durée : 5h15, avec 2 entractes

https://www.operadeparis.fr/saison-20-21/opera/siegfried

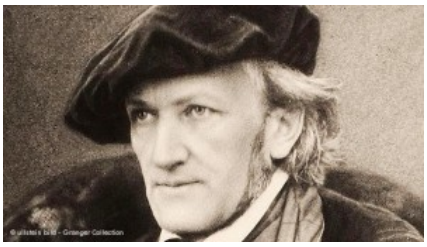


Que vaudra cette nouvelle production ? Visuellement, les défis relevés par Calisto Bieito sont multiples. Comment se concrétiseront-ils ? Vocalement, le cast se révèle tout autant hypothétique, avec le Siegfried d'Andreas Schager, le Mime de Gerhard Siegel, le Wanderer de Iain Paterson, l'Alberich de Jochen Schemckenbecher, la Brünnhilde de Martina Serafin… Osons espérer que la force vocale et la puissance sonore ne sacrifieront pas ici l'articulation du texte. Karajan en son temps avait démontré, remarquablement, la pertinence d'une vision autant orchestrale que chambriste, en particulier permise par la diction et le sens des phrasés de ses solistes…

LE CRÉPUSCULE DES DIEUX (1876)
Opéra Bastille, les 13, 17 et 21 nov 2020
repris les **28 nov et 6 déc 2020**
séance : 18h, le dimanche à 14h (6 déc)

RÉSERVEZ vos places
directement sur le site de l'Opéra de Paris
Durée : 5h50, avec 2 entractes

https://www.operadeparis.fr/saison-20-21/opera/le-crepuscule-des-dieux



Démonisme des Gibishungen / grâce salvatrice de Brünnhilde… Ultime journée de la Tétralogie de Wagner, dans la mise en scène de Calisto Bieito. Si l'on retrouve les Siegfried d'Andreas Schager, Alberich de Jochen Schemckenbecher ; en revanche Brünnhilde a changé (Ricarda Merbeth). Or ici tout repose sur le couple manipulé mais lumineux et tragique de Siegfried et de Brünhilde, éprouvés par les intrigues du clan des Gibishungen dont les mâles Hagen (Ain Anger) et Gunther (Johannes Martin Kränzle) incarnent le démonisme le plus infect, inspiré par la haine et la conquête du pouvoir.

L'ANNEAU DU NIBELUNG / LE RING en version intégrale



L'Opéra Bastille propose l'ensemble du RING 2020, par Jordan et Bieito, en un festival complet, comprenant le Prélude et les 3 journées, en 2 cycles. Le Premier festival, les 23 nov (L'or du Rhin), 24 nov (La Walkyrie), 26 nov (Siefried)

puis 28 nov (Le Crépuscule des dieux) ; puis le second festival : les 30 nov (L'or du Rhin), 2 déc (La Walkyrie), 4 déc (Siefried) puis 6 déc (Le Crépuscule des dieux)

Réservez ici, directement sur le site de l'Opéra de Paris

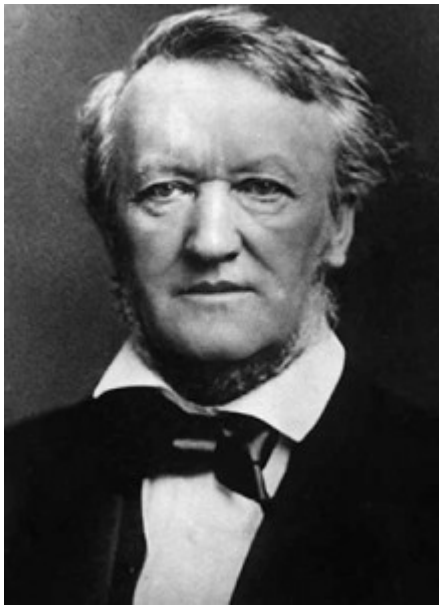
pour les **2 festivals du RING** : **du 23 au 28 nov / du 30 nov au 6 déc 2020**

---

approfondir

LIRE NOS DOSSIER **Siegfried** et **Le Crépuscule des dieux :**

SIEGFRIED, éducation et maturité du jeune héros



Siegfried se concentre sur le 2ème Journée de la Tétralogie ou Ring de Wagner. Les enchantements de la fable à laquelle se nourrit le Wagner conteur réalise ici une épopée héroïque et onirique qui récapitule après l'ivresse amoureuse et compassionnelle de La Walkyrie (1ère Journée), l'enfance du jeune héros puis sa transformation en jeune adulte victorieux amoureux. La figure est à l'origine de tout le cycle : on sait qu'au début de son oeuvre lyrique, avant la conception globale en tétralogie, Wagner souhaitait mettre en musique le vie et surtout la mort de Siegfried. C'est en s'intéressant aux événements qui précèdent l'avènement du héros, que le compositeur tisse peu à peu la matière du Ring (le prologue de L'Or du Rhin dévoilant la rivalité de Wotan et des Nibelungen, la malédiction de l'anneau et les sacrifices à accepter / assumer pour s'en rendre mettre) : tout converge vers la geste du champion qui n'a pas peur, et le sens de ce qu'il fait, est, devient. Dans Siegfried, drame musical en 3 actes, s'opposent le forgeron Mime qui est aussi l'éducateur de Siegfried, et Siegfried. Le premier vit dans l'espoir de reforger l'anneau qui donne la toute puissance : c'est un être calculateur, fourbe, peureux. Ce qu'il forge l'enchaîne à un cycle de malédiction.
Geste amoureux, héroïque de Siegfried

A l'inverse, Siegfried, être lumineux et conquérant, forge sa propre épée, Nothung, instrument de son émancipation (qui est

aussi l'ex épée de son père Siegmund) : avec elle, il tue le dragon Fafner, et suit la voix de l'oiseau intelligible qui le mène jusqu'au rocher où repose sa futur épouse, Brünnhilde, ex walkyrie, déchue par Wotan. Comme dans La Walkyrie où se développe le chant amoureux des parents de Siegfried (Siegmund et Sieglinde), Siegfried est aussi un ouvrage d'effusion enivrée : quand le héros bientôt vainqueur du dragon, s'extasie en contemplant le miracle de la nature soudainement complice et protectrice (les murmures de la forêts). En portant le sang de la bête à ses lèvres, il est frappé de discernement et d'intelligence, vision supérieure qui lui fait comprendre les intentions de Mime… qu'il tue immédiatement : on aurait souhaité que dans le dernier volet, Le Crépuscule des dieux, Siegfried montrât une intelligence tout aussi affûtée en particulier vis à vis du clan Gibishungen… mais sa naïveté causera sa perte.
Pour l'heure, après l'accomplissement du prodige (tuer le dragon, prendre l'anneau), Siegfried découvre au III, l'amour, récompense du héros méritant : et Wagner, peint alors un tableau saisissant où Siegfried découvre Brünnhilde sur son roc de feu, puis l'enlace en un duo éperdu, digne des effluves tristanesques, au terme duquel, le fiancé remet à sa belle, l'anneau maudit. Dans Siegfried, se précise aussi la réalisation du cycle fatal : au début du III, le dieu si flamboyant dans L'Or du Rhin, Wotan : manipulateur (piégeant honteusement avec Loge, le nain Albérich), brillant bâtisseur (du Wallhala), négociateur (avec les géants), se découvre ici en "Wanderer" (voyageur errant), tête basse, épuisé, usé, renonçant au pouvoir sur le monde : la chute assumée de Wotan est criante lorsqu'il croise la route du nouveau héros Siegfried dont l'épée détruit la vieille lance du solitaire fatigué… Tout un symbole. De sorte qu'à la fin de l'ouvrage, la partition est portée à travers le duo des amants magnifiques (Siegfried / Brünnhilde) par une espérance nouvelle : Siegfried ne serait-il pas cette figure messianique, annonciatrice d'un monde nouveau ? C'est la clé de l'opéra. Mais Wagner réserve une toute autre fin à son

héros car l'anneau est porteur d'une malédiction qui doit s'accomplir : tel est l'enjeu de la 3ème Journée du Ring : Le Crépuscule des dieux. Par Elvire James

Crépuscule des dieux : avènement des Hommes ?

L'orchestre suit en particulier tout ce qu'éprouve Brünnhilde, tout au long de l'ouvrage, tour à tour, ivre d'amour, puis écartée, trahie, humiliée par celui qu'elle aime : Siegfried trop crédule est la proie des machinations et du filtre d'oubli … une faiblesse trop humaine qui la mènera à la mort. Le héros se laissera convaincre de répudier Brünnhilde pour épouser Gutrune …

Musique de l'inéluctable



Mais Brünnhilde est elle aussi manipulée par l'infâme Hagen. Le fils d'Albérich (qui surgit tel un spectre au début du II), intrigue et complote… forçant l'amoureuse à dévoiler le seul point faible du héros : son dos. Siegfried périra donc d'un coup de lance sous la nuque. Wagner compose alors l'une des pages les plus saisissantes du Ring pour exprimer la mort de Siegfried. C'est que la malédiction qui menace l'édifice, porté tant bien que mal par Wotan jusqu'à l'opéra Siegfried, se réalise finalement et l'anneau ira irrésistiblement aux filles du Rhin, ses véritables propriétaires. Entre temps, les hommes ont révélé leur vraie nature : dissimulation, fourberie,

complots, coups bas, hypocrisie, manipulation, barbarie criminelle… Si dans l'Or du Rhin, Wagner avait représenter l'esclavage des opprimés sous le pouvoir d'Albérich le Nibelung, – portrait visionnaire des masses asservies par l'ultracapitalisme -, le Crépuscule des Dieux cultive un tension tout aussi âpre et mordante mais moins explicite. La musique et tout l'orchestre cisèle en un chambrisme subtil, l'océan des complots tissés dans l'ombre, l'impuissante solitude des justes dont évidemment Brünnhilde. Car c'est bien la Walkyrie déchue, la véritable protagoniste de ce dernier volet qui voit la fin des dieux et … de la civilisation.
Face aux agissements de Hagen et son clan matérialiste, Brünnhilde prône la vertu de l'amour, seule source tangible pour l'avenir de l'humanité.
Rien n'est comparable dans sa continuité à l'ivresse hypnotique de la partition du Crépuscule des dieux. Le Voyage de Siegfried sur le Rhin, les retrouvailles avec Brünnhilde, le sublime prélude orchestral qui précède l'arrivée de Waltraute venue visiter sa soeur Walkyrie, le trio des conspirateurs à la fin du II, la mort du héros puis le grand monologue de la Brünnhilde sur le bûcher final sont quelques uns des jalons de l'épopée wagnérienne, l'une des plus incroyables fresques lyriques de tous les temps.

Au moment où Philippe Jordan poursuit son travail (admirable) sur l'orchestre de Wagner en dirigeant en mai et juin 2013, le dernier volet du Ring, Le Crépuscule des dieux, classiquenews partage sa passion de la musique de l'auteur de Tristan et souligne la réussite du compositeur dramaturge, en particulier dans la réalisation de son écriture orchestrale. C'est peu dire que le musicien fut un immense symphoniste, peut-être le plus grand de l'ère romantique …

On ne dira jamais assez le génie de Wagner quand hors de l'action proprement dite, par exemple concrètement : l'enchaînement et la réalisation des tractations infâmes de l'abject Hagen contre le couple Siegfried et Brünnhilde, le

compositeur sait s’immiscer dans la psyché de son héroïne pour exprimer tout ce qui la rend grande et admirable : prenez par exemple l’intermède orchestral du I, assurant la transition entre la scène 2 et la scène 3 : alors que le spectateur découvre le gouffre démoniaque qui habite le noir Hagen digne fils d’Albérich – le rancunier vengeur et amer, Wagner nous transporte vers son opposé, lumineux, clairvoyant, loyal et capable de toute abnégation au nom de l’amour : Brünnhilde.
éclat des interludes symphoniques
Il n’est pas de contraste plus saisissant alors que ce passage orchestral qui étire le temps et l’espace, passant des abîmes ténébreux où le mal règne sans partage vers le roc où se tient la Walkyrie déchue : le chant des instruments (clairon, puis hautbois, enfin clarinette) dit tout ce que cette femme sublime a sacrifié, trahissant la loi du père (Wotan), accomplissant l’idéal terrestre de l’amour pur et désintéressé (pour Siegfried) … Wagner précise les didascalies : la jeune femme assume sa condition de mortelle et contemple l’anneau par la faute duquel tout est consommé et qui dans son esprit pur incarne a contrario de la malédiction qui s’accomplit, le serment amoureux qui la relie à son aimé … Bientôt paraît Waltraute sa soeur, Walkyrie venue du Walhalla de leur père pour récupérer l’anneau (car toujours toute action tourne autour de la bague magique et maudite : Wotan sait que s’il récupère l’anneau, son rêve politique et l’enfer qu’il a suscité, disparaîtra) …



Wagner excelle dans la combinaison des thèmes ; tous tissent cet écheveau de pensée et de sentiments mêlés qui dans l'esprit de Brünnhilde fonde son destin d'amoureuse entière et passionnée, de femme et d'épouse bientôt bafouée, sans omettre l'immense source de compassion qui anime cet être miraculeux touché par la grâce … car bientôt, son vaste monologue final permettra de conclure tout le cycle, en une scène d'ultime sacrifice (comme dans Isolde). Il faut mesurer dans l'accomplissement de cet interlude de près de 6mn (selon les versions selon les chefs) tout le génie de Wagner, dramaturge psychologique, dont l'écriture sait étirer le temps musical, abolir espace et nécessité de l'écoulement dramatique, atteignant ce vertige et cette effusion dont il reste le seul à détenir la clé sur la scène lyrique … Cet interlude est un miracle musical. La clé qui appréciée pour elle-même pourrait faire aimer Wagner absolument.

IIlustration : Brünnhilde et son cheval Grane … La Walkyrie par compassion pour les Wälsungen (Siegmund et Sieglinde) recueille leur fils Siegfried, l'épouse bravant la loi du père Wotan. La fière amoureuse allume le grand feu purificateur au dernier tableau du Crépuscule des dieux (Götterdämmerung) pour rejoindre dans la mort son époux honteusement assassiné par Hagen … Par Carter Chris-Humphray